

1

L'eau glacée glisse entre ses orteils et Leila se rend compte qu'elle a fait un pas de trop. Semelles dans le lac et chaussettes trempées, le gravier crisse sous son poids.

Le lac traverse la vallée comme un coup de pinceau bleu. Sur la rive opposée, au pied d'un bois, Leila distingue la fine ligne d'une plage de sable.

Elle sort son téléphone et relit les messages de son mari. *Bordel, t'es où ? T'as pas le droit de partir comme ça*, lui a écrit Giorgio à 6h45, alors que Leila était assise à la table de la cuisine. À travers la vitre, le lac était encore sombre. Sa main entourait une tasse de thé chaud, l'autre serrait un mouchoir humide de larmes. Elle n'a pas répondu.

Plus tard, en marchant vers la rive, alors que le bleu du

lac se mélangeait au vert des collines et à l'orange de l'aube, elle a pensé à ce mot, « droit ». Giorgio aurait pu utiliser « raison » – *tu n'as aucune raison* – et même si Leila en avait plusieurs, cela prêtait au moins à discussion. On peut voir les choses différemment. Tout comme on peut débattre de conséquences, de tempérament et d'honnêteté. Mais le droit d'être là où elle veut, ça, personne ne peut le lui enlever.

Le deuxième message est arrivé à 7 h 23. *Ne me force pas à venir te chercher.*

Leila remet le téléphone dans sa poche, puis fait un pas de plus dans l'eau.

*

La maison est louée pour une semaine avec possibilité de prolongation. Le prix est bas comme la saison, avec en plus un rabais pour le paiement de la main à la main – de celle de Leila à celle de la propriétaire, fragile et veinée de bleu.

Leila cherche la poignée pour fermer la porte derrière elle, comme elle le fait à son domicile, avec la veste de Giorgio suspendue à sa gauche, lourde de fumée de cigarette, et les Adidas de son fils Alex abandonnées dans le couloir. La porte d'entrée doit être accompagnée, sinon elle claque, le chien aboie et le bruit se répand dans toute la maison. Giorgio y pense une fois sur deux. Alex semble prendre plaisir à l'entendre claquer, et Leila a cessé de lui faire la remarque. Lui faire n'importe quelle remarque signifie recevoir en retour un grognement avec les yeux au ciel ou

un « lâche-moi » du bout des lèvres. Il claquait déjà la porte avant de partir vivre seul à dix-neuf ans, fort de son premier salaire d'adulte, et il a continué à la claquer lorsqu'il est revenu chez ses parents avec quelques poils de plus sur son visage et le projet de reprendre ses études.

Leila enlève ses chaussures mouillées et les met à sécher devant le poêle. Les pellets crépitent dans les flammes. Elle regarde la peau de ses pieds, blanche et fripée par l'eau, puis elle ouvre son ordinateur portable. Sur l'écran, un contrat de vente : l'original en allemand d'un côté, le projet en français de l'autre. *Le client tient à ce que tu t'occupes personnellement de la traduction*, a écrit Joséphine, sa chef. *Je comprends ta situation difficile, mais pourrais-tu me rendre ce service ?*

Elle tente de se plonger dans le contrat, mais en vain. Des images de la veille ne cessent de surgir : le train qui pénètre dans la vallée, le ciel déjà trop sombre pour pouvoir reconnaître le paysage et le comparer à ses souvenirs d'il y a vingt-huit ans. L'arrivée à la gare déserte, les phares d'une vieille Clio, la propriétaire de la maison qui l'invite à monter à bord. Le premier message de Giorgio : *Pourquoi tu réponds pas au téléphone ?*

Leila grimpe l'échelle de la mezzanine et secoue les couvertures froissées. Le coin d'un livre apparaît sous l'oreiller. Modiano, *Quartier perdu*. Il est compris dans la location, comme le canapé en faux cuir, le fauteuil IKEA, la table basse, celle de la véranda, un vélo et les deux lits – il y a une petite chambre à l'arrière de la maison, mais Leila

a préféré la mezzanine. « Je laisse toujours un roman dans l'appartement », lui a expliqué la propriétaire. « Si vous le finissez, vous pouvez aller l'échanger à la boîte à livres à côté de la boulangerie du village. »

La veille au soir, Leila s'était réfugiée entre les pages de *Quartier perdu*, à peine troublée par les gargouillis de la faim, l'obscurité qui brouillait peu à peu les mots et ses bâillements. Elle s'est réveillée à l'aube avec le livre sur l'oreiller. La photo qu'elle a utilisée comme marque-page dépassait de la tranche. C'était le premier objet qu'elle avait mis dans sa valise : un cliché d'elle adolescente, sur une plage au coucher du soleil, en compagnie d'une autre fille.

Elle s'assied dans le fauteuil de la véranda et ouvre le roman. Leila est une lectrice vorace : sa profession a habitué ses yeux à photographier les paragraphes et à les empiler comme des blocs de Lego. Dehors, la lumière change, une couche de brume glisse sur le lac. Elle serre les genoux, accélère pour terminer la dernière page, puis court aux toilettes sur la pointe des pieds.

Elle marche sur les sous-vêtements qu'elle a abandonnés au sol après la douche. Giorgio lui a toujours reproché cette habitude : « C'est si compliqué que ça de la mettre dans le linge sale ? » demandait-il parfois, une culotte suspendue à son doigt. Elle lui répondait que nettoyer le lavabo après s'être rasé n'était pas sorcier non plus. Ces derniers mois, pourtant, l'équilibre de leur vie conjugale s'était amélioré : si Leila remarquait des poils de barbe, elle les nettoyait d'un coup de chiffon. Les culottes suspendues à l'index de

Giorgio tournoyaient gaiement: « Regarde ce que j'ai trouvé. » Puis est venue cette nuit-là. Le claquement de la porte d'entrée, les aboiements du chien. Les chiffres éclairés du réveil entre ses paupières, *une heure cinquante-neuf*.

Au salon, le crépitement du poêle cesse. Elle trouve un sac avec quelques pellets dans un placard. La propriétaire lui a expliqué qu'une fois le sac terminé, Leila devrait appeler le numéro affiché sur le réfrigérateur à côté du prénom *Henry*.

Elle remplit le poêle et règle la température: juste ce qu'il faut pour que la maison soit accueillante après sa promenade, pour qu'elle puisse passer le reste de la matinée dans le fauteuil à lire le livre qu'elle aura échangé contre *Quartier perdu*. Lire, se distraire. Et ne pas penser à tout le reste.

Elle a fait le bon choix: elle ne pouvait plus rester chez elle. Pourtant, un sentiment de culpabilité s'est niché dans son estomac au moment de son départ, et il ne s'est toujours pas dissipé.

Leila retient sa respiration jusqu'à sentir le feu dans ses poumons, la panique dans ses muscles. Elle se souvient de ce que l'on éprouve lorsqu'on n'arrive plus à respirer.

La première fois qu'elle a ressenti cela, c'était dans une étreinte tiède, alors que quatre mètres d'eau pesaient sur son corps d'adolescente. La dernière fois c'était dans sa maison, quelques jours auparavant, dans le village où elle a grandi. La main n'a serré son cou que pendant quelques secondes, mais en vérité Leila, à ce moment-là, manquait d'air depuis déjà trop longtemps.